

La femme sciée *suivi de* La maison mortuaire

Daniel Gagnon

Volume 26, Number 6 (156), December 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (1984). La femme sciée *suivi de* La maison mortuaire. *Liberté*, 26(6), 58–61.

DANIEL GAGNON

LA FEMME SCIÉE

suivi de

LA MAISON MORTUAIRE

LA FEMME SCIÉE

Avec maman et moi, papa présente le numéro de la femme sciée. Maman fait la femme sciée. Papa scie. Et moi, à la toute fin, après que maman a été sciée, je sors de la boîte avec elle. J'ai souvent demandé à papa s'il oserait me scier, moi. Non, il ne me scierait pas parce que, a-t-il dit, à douze ans mon corps est encore trop petit. Il scie maman parce qu'elle est assez longue. Ils arrivent ensemble sur la piste. Moi je suis cachée dans la boîte déjà, dans un bout, contorsionnée. Maman va s'allonger dans le coffre comme dans un cercueil et elle se disloquera tous les os pour se ranger de l'autre côté de la scie, dans l'autre compartiment en face. Moi, je me tiens bien tranquille dans ma pièce et, quand maman arrive dans la boîte, je dois l'aider. C'est-à-dire la pousser dans les omoplates et la nuque pour qu'elle parvienne à se pelotonner et à entrer toute dans son appartement. Elle possède un talent extraordinaire, elle se contorsionne en un tour de main, se désarticule comme un pantin, se disloque comme une poupée de chiffon. Elle me donne des coups de pieds à chaque numéro. Je sais qu'elle ne m'aime pas. Des coups de coudes aussi. Elle ne pense qu'à son numéro. Et qu'à papa. Elle ferait tout pour lui, et rien pour moi. Si je

n'existais pas, elle serait bien contente. Elle voit bien que je grandis et que j'ai de plus en plus de mal à me blottir dans ma pièce et à y rester sans déborder. J'ai peur à mes pieds et à mes chevilles. Je crains de les oublier. Je suis obsédée par eux. Je les vois en imagination dépasser dans le trait de scie de papa et être sciés sans pitié, je vois le sang couler, le sang qui n'est pour le moment que la teinture rouge que papa a cachée dans des sachets dans le passage de la scie, je me vois infirme, brisée. Et je vois ma mère me cajolant avec un sourire condescendant et tout empreint de fausse pitié. Elle ne m'aide pas. Elle ne pousse pas sur mes jambes et mes pieds. Elle dit qu'elle n'a pas le temps. Que je n'ai qu'à apprendre à les bien replier par des exercices. Que je fasse comme elle, que je me contorsionne de plus en plus. Elle est jalouse. Je commence à avoir un beau corps fin, et papa me regarde. Au début, quand je n'étais pas née, tout allait bien, elle se contorsionnait seule pour lui seul. Et après, ils m'enfermaient bébé dans un bout du coffre, c'était simple. Mais en grandissant, papa m'a félicitée tout autant qu'elle, s'est inquiété de moi tout autant que d'elle, sinon plus. Elle est jalouse, je le sais. Elle me donne des coups de pieds et elle ne m'aide pas. Le numéro commence. J'entends les applaudissements quand papa présente maman au public. Là voilà qui se couche dans le cercueil. Je la vois dans la pénombre, quand papa a refermé le couvercle. Au dehors, il fait mine de préparer son œuvre de bourreau. O tendre et bon papa! Lui qui ne ferait pas de mal à une mouche. Ce n'est pas lui qui devrait scier, c'est maman. Elle, elle tuerait pour de vrai. Je rêve si souvent qu'elle me tue. Et pourtant, je l'aime, pourtant j'ai de la peine de la voir de si mauvaise humeur et si triste, si méchante aussi. Pauvre papa si doux, au cœur si simple, si respectueux, si humain, si bienveillant. Il y a tant de pères sévères! Mon papa ne m'a jamais fait verser de larmes, si ce n'est des larmes d'affection pour lui, et de pitié. Je l'aime. A douze ans, je n'ai pas de plus grand amoureux que lui. Il est toute ma vie, et si maman mourait,

je le garderais avec moi, je ferais son bonheur et lui le mien. Il serait plus heureux qu'avec maman, qui nous empoisonne avec son mauvais caractère. Elle ne nous laisse jamais seuls, aussitôt que papa me raconte quelque chose de particulier, elle intervient et elle parle fort pour nous enterrer, elle m'ordonne d'aller l'aider dans la maison, elle me fait sortir chercher ce qui manque, ou ce qui ne manque même pas, pour le repas du lendemain. Et elle est si peu intéressante. Elle ne me parle que de devoirs et d'obligations, de tenue et de maintien. Avec papa, au contraire, c'est intime, je lui parle de mes amies, de mes désirs et de mes ennuis, et lui se confie à moi. Oh! il me paraît si fatigué et si abandonné, pauvre papa, qu'il me fait pleurer et que je dois le quitter pour cacher mes larmes souvent. Combien de fois m'a-t-il dit qu'il ne trouvait plus aucun goût à sa vie, qu'il se sentait vieillir, que les jeux étaient faits pour lui, qu'il n'espérait plus rien. O mon papa, tu as perdu toute ta joie, et j'aimerais tant te la faire retrouver! Maman, en vitesse, se contorsionne et, me bourrant de coups de pieds, elle se disloque et cherche à se tapir de force dans sa place. Je la sens près de moi. Je la sens qui me sent. Elle me donne l'impression que je suis de trop. Que c'est de ma faute si la vie va mal, si le métier est difficile, que je suis responsable de son amour boiteux et de sa vieillesse, de son corps moins souple, desséché, qui se recroqueville moins bien. Elle n'est pas mon amie. O maman! pourquoi n'es-tu pas mon amie? Je serais la tienne autant que tu le voudrais! Papa commence à scier notre coffre. Maman n'a pas fini d'entrer. Je reçois encore des coups. Je surveille mes chevilles. La scie de papa scie, et elle ne s'arrête pas. Cet homme, qui est mon père, va scier sa femme, qui est ma mère, en deux. Maman a du retard. Mon Dieu, je suis inquiète. Elle n'arrive pas à se placer, elle n'entre pas à temps ce soir dans sa loge. Je la sens s'énerver, se contorsionner avec désespoir. Pauvre femme. Maman! Je la sens. Elle panique. Maman! ma petite maman, vas-y, ne perds pas confiance en toi, ne crains rien, tu vas y arriver! Devant

le public des gradins, papa scie d'un bras égal dans le coffre, et la lame dentée de l'outil fatal se rapproche inexorablement du corps en sueur de maman. Papa connaît-il sa femme? Sait-il de quoi elle est capable? Connaît-il les limites de sa compagne? Maman est fatiguée. Moi, je le sais qu'elle est fatiguée. Mais je ne voulais pas le voir. Elle n'arrive pas à placer son cou et sa tête. Papa scie et touche presque à maman. Maman! je ne te connaissais pas, ma mère, ma sœur, ma fille! A deux doigts de la mort, elle me regarde avec des yeux de profonde détresse comme une chienne qu'on va abattre, elle me regarde sans haine, sans jalousie, pour une fois avec amour, je dirais, oui, avec amour! Maman, ma maman, cet amour dans tes yeux suffit à me donner tout le courage du monde! Je pousse, forcenée et prête à tout, sur sa nuque pour qu'elle entre entièrement dans son compartiment, saine et sauve, pour qu'elle retrouve sa place et sa vie et ses amours. Je pleure à chaudes larmes, mais je n'ai pas mal, j'ai beaucoup plus mal à mon âme et à mon cœur qu'à mes chevilles, baignées par les cheveux de maman, que papa scie.